

DAMIEN FOURNIER

CE QUE LE  
CHEMIN  
MURMURE

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :  
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de  
*euthena.com* qui ont permis à ce livre de  
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en  
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation  
interdits pour tous pays.*

ISBN 979-1-04252-166-0

Dépôt légal : octobre 2025





## Prologue : Le seuil

Il était très tôt. Ni vraiment la nuit, ni encore le jour. Ce moment suspendu entre deux mondes, quand le ciel est encore teinté d'encre mais qu'une lumière diffuse commence à filtrer, hésitante. Les maisons, dehors, n'étaient plus que des silhouettes endormies, des formes molles noyées dans les ombres. Ce silence-là, Adrien le connaissait bien. Il avait quelque chose de rassurant, d'immobile. Mais ses pensées, elles, ne dormaient plus depuis longtemps. Elles avaient tourné en boucle toute la nuit, comme un vieux moteur qu'on n'arrive pas à arrêter.

Adrien se tenait debout dans le salon, figé. Immobile. Comme s'il attendait un signal pour bouger, ou peut-être l'autorisation. L'autorisation de dépasser les barrières invisibles que les êtres humains se mettent sans même s'en rendre compte. La pièce était baignée dans une semi-obscurité bleue. Seul le tic-tac discret de l'horloge donnait un rythme à cet instant suspendu.

Il était de ces hommes qu'on remarque peu. Un petit homme, à la carrure modeste, le ventre légèrement arrondi par les années de confort sédentaire, les repas en famille et les heures assises derrière un écran. Il n'était pas sportif. Mais il n'était pas inactif non plus. Il aimait marcher. Marcher n'avait rien d'un effort pour lui. C'était un réflexe. Un besoin presque animal. Chaque pas l'aidait à respirer un peu mieux, à remettre un semblant d'ordre dans la confusion intérieure.

Il avait été un rêveur. Un vrai. Il avait nourri autrefois des envies pleines de vent et de ciel : écrire un roman, partir vivre dans une petite maison perchée dans les montagnes, s'éloigner du bruit et de la vitesse. Une vie simple, presque rustique, mais sincère. Avec des silences qui réparent.

Mais les rêves, ça s'endort à petit feu. Pas d'un coup. Ils s'effacent lentement, sans qu'on s'en rende compte, emportés par le tumulte du quotidien, les responsabilités, les choix qu'on fait pour les autres, les priorités qu'on repousse à « plus

tard ». Et puis un jour, on se rend compte qu'ils ne sont plus là. Qu'on a cessé d'y croire, sans même s'en apercevoir. C'est ce qui lui était arrivé. Ses rêves s'étaient tus. Étouffés.

Nous étions jeudi. Adrien venait tout juste de prendre sa décision : marcher. Son sac, vide quelques instants plus tôt, l'attendait maintenant au pied du canapé, chargé à la hâte de ce qui lui semblait essentiel. Il n'avait emporté que le strict nécessaire : quelques vêtements pliés rapidement, une bouteille d'eau, un carnet vierge, un vieux stylo cabossé, un sac de couchage usé mais encore fiable, et quelques provisions simples. Il s'était habillé sans y réfléchir, enfilant la première paire de baskets qui lui tombait sous la main, laissant ses chaussures de marche habituelles de côté. Son téléphone, éteint et glissé dans la poche intérieure, confirmait qu'il ne voulait pas être dérangé. Pas cette fois.

Adrien se disait qu'en marchant, il aurait le temps de réfléchir à la décision la plus importante de sa vie, de comprendre si son chemin devait s'arrêter ici ou continuer. Chaque geste, chaque objet mis dans le sac témoignait de ce mélange d'urgence et de détermination : partir léger, partir seul, partir prêt à affronter le silence et la réflexion que la route allait lui imposer.

On était jeudi. Milieu de semaine. Chaque semaine, Adrien sentait son moral s'effriter un peu plus, les pensées noires gagner du terrain, comme une marée impossible à contenir. Jusqu'à quand pourrait-il tenir ainsi ? À quel moment serait-il trop tard ? Alors il était parti, sans calcul, sans plan. Ce jour-là plutôt qu'un autre. Parce qu'il fallait rompre l'étau, arracher un souffle. Au fond, il se donnait quatre jours. Le temps d'aller au bout de cette semaine, et d'affronter enfin la décision qu'il fuyait depuis trop longtemps, quel qu'en soit le prix.

Quatre jours seulement, et pourtant cela lui semblait déjà suffisant. Il ne voulait plus gaspiller son temps à tourner en rond, à repousser l'inévitable. Ces quelques jours à marcher, à sentir le vent et le sol sous ses pieds, devraient suffire pour que son cœur et son esprit se mettent d'accord sur ce qu'il devait faire. Quatre jours pour comprendre, quatre jours pour

réapprendre à respirer, à marcher, à vivre... ou pour consentir enfin à tout abandonner.

La destination ? Le Cantal. Les volcans. Une terre ancienne, brute. Il n'avait pas vraiment choisi. Il avait senti l'appel de quelque chose de plus vaste que lui, de plus stable, de plus fort. Il voulait marcher là où la terre avait grondé. Là où les montagnes portaient encore la mémoire du feu. Il ne savait pas ce qu'il espérait y trouver, mais il savait qu'il devait y aller. Il avait besoin de ça. D'un lieu capable de contenir sa douleur.

« Tu pourrais au moins dire où tu vas. Mettre une date de retour. Prévoir quelque chose. »

Mais il savait. S'il expliquait, s'il posait des mots, il serait retenu. On essaierait de le comprendre, de l'aider, de le retenir. Et il ne voulait pas être sauvé. Pas encore. Il avait besoin d'aller jusqu'au bord, de voir ce qu'il restait là-bas. Ou s'il ne restait rien.

Il n'avait pas fermé l'œil de la nuit. Quand il s'était levé, la maison dormait encore profondément. Il connaissait les planches qui grincent, les tiroirs à éviter, les gestes silencieux pour ne réveiller personne. Il avançait comme un fantôme dans sa propre maison, dans sa propre vie.

Devant la porte de la chambre de son fils, il s'arrêta. Le petit dormait profondément, une peluche écrasée contre sa joue, la bouche entrouverte, paisible. Adrien sentit sa gorge se serrer. Il s'approcha lentement, comme s'il craignait de briser cette paix. Il se pencha, hésita un instant, puis déposa un baiser silencieux sur le front chaud de l'enfant.

*Pardon, petit. Ce n'est pas toi. Ce n'est pas votre faute. C'est moi. Je suis vide, et je ne sais plus comment me remplir.*

Dans la cuisine, il chercha un papier, trouva une feuille froissée sur laquelle il griffonna quelques mots, hésitant sur chaque lettre.

*« Je pars marcher un peu. Juste besoin de silence. Ne vous inquiétez pas. Je vous aime. »*

Il posa le mot près de la théière. Là où elle le verrait en premier, au réveil. Il resta un instant à regarder le papier, comme s'il espérait qu'il dise plus que ce qu'il avait écrit.

Puis il ouvrit la porte. L'air du matin était vif, presque mordant. Il inspira profondément, les yeux fermés. C'était comme si la marche commençait là, juste en franchissant ce seuil. Il n'y avait pas de plan précis. Pas de retour réellement prévu. Juste une tension dans les jambes, un cap à suivre.

À défaut de savoir vivre, il allait marcher.

Et ce serait peut-être... suffisant.



**Jour 1 : (sur) vivre**

## Chapitre 1 : le départ

Adrien roulait depuis quelques heures. Le moteur ronronnait doucement, presque en sourdine, accompagnant son regard perdu sur l'asphalte qui ondulait sous les pneus. La route se tordait, s'enroulait comme un long ruban capricieux depuis les forêts du Perche jusqu'aux paysages plus tourmentés du Cantal. De temps à autre, un virage offrait une percée entre les arbres, laissant deviner un vallon, une rivière, un hameau figé dans la brume matinale. La France profonde, comme on dit parfois avec une touche de condescendance. Pour lui, c'était plutôt un refuge.

Le village qu'il avait quitté ce matin-là lui semblait déjà appartenir à une autre vie. Un décor paisible, presque figé, aux ruelles étroites et pavées, où les volets battent doucement au gré du vent, où les habitants se saluent d'un hochement de tête discret. Des maisons couvertes de lierre, aux pierres noircies par les années, un clocher pointu transperçant un ciel gris hésitant entre pluie et silence. Un village sans drame apparent, sans tumulte. Mais pour Adrien, c'était devenu une cage. Et il avait eu besoin d'en franchir les grilles.

Il était parti sans véritable plan, juste une carte mentale floue, une envie sourde d'aller ailleurs. De fuir sans nommer la fuite. Il avait quitté ce coin de terre comme on prend le large, sans crier gare, en laissant derrière lui un mot griffonné à la va-vite et une absence qu'il espérait, au fond, temporaire. Il ne savait pas exactement ce qu'il cherchait. Il savait seulement qu'il ne pouvait plus rester.

Cinq heures de route. Cinq heures à écouter le paysage se transformer, à regarder la campagne défiler comme un film sans intrigue. Des champs labourés, des bois nus, des collines paisibles devenaient peu à peu des plateaux plus sauvages, des falaises aux lignes acérées, des vallées brumeuses. Et au fil des kilomètres, ses pensées s'éloignaient de tout ce qu'il avait laissé derrière lui, sans pour autant le quitter tout à fait.

Il pensait aux montagnes. Il s'imaginait l'air vif, presque mordant, les reliefs abrupts, les crêtes battues par le vent. Il s'attendait à un silence dense, minéral, comme si la montagne elle-même gardait pour elle les douleurs du monde. Il avait besoin de cette rudesse, de cette indifférence majestueuse. Les montagnes ne vous plaignent pas. Elles ne vous jugent pas. Elles sont là. Elles tiennent. Il voulait marcher là où la terre avait grondé, là où la roche portait encore la mémoire de feux anciens. Il voulait se confronter à quelque chose de plus solide que lui.

Il venait d'apercevoir le panneau : Le Lioran. Une station modeste, presque oubliée, perchée entre deux cols. En cette saison, elle avait quelque chose d'encore plus attirant : désertée, vidée de ses vacanciers, comme suspendue hors du temps. Il l'avait choisie comme on jette une fléchette sur une carte. Il cherchait un point de départ. Un endroit où l'on ne pose pas de questions. Un lieu où il n'aurait pas besoin de se justifier. Rien à expliquer. Juste marcher. Sentir son corps s'user, respirer différemment. Revenir à quelque chose de plus essentiel.

Dans l'habitable, tout était calme. À peine un souffle d'air frais entrant par la fenêtre entrouverte, apportant une odeur de terre humide, de résine, de bois. Adrien avait éteint la radio. Il ne voulait pas être distrait. Il voulait entendre ce qui se passait en lui, même si c'était inconfortable. Même si c'était douloureux.

Une fulgurance le traversa, sèche et glacée : disparaître ici, tout simplement.

Tu pourrais t'arrêter là, quelque part entre deux virages, garer la voiture et partir à pied, sans prévenir, sans laisser de traces. Personne ne te chercherait tout de suite. Tu pourrais avoir quelques jours d'avance. Le temps d'être vraiment ailleurs.

Mais non. Pas maintenant. Pas comme ça. Tu n'as pas le droit de partir sans dire adieu. Pas à eux. Pas au petit. Pas à Emma.

Et même s'il devait leur dire adieu un jour, que pourrait-il leur dire ? Aucun mot ne saurait contenir ce qu'il portait. Rien

qui ne paraîtrait maladroit ou insuffisant. Alors il imaginait déjà ce silence, comme la seule forme possible de départ.

Depuis quelque temps, une fatigue sourde s'était installée en Adrien. Rien de spectaculaire, rien qui saute aux yeux. Une forme de mélancolie silencieuse, tapie juste sous la surface, comme une ombre discrète qui s'invite dans les gestes du quotidien. À première vue, tout allait bien. Il avait une femme qu'il aimait et qui l'aimait en retour. Un fils lumineux, plein de vie. Des parents présents, des amis fidèles. Un équilibre que beaucoup auraient envié.

Mais en lui, quelque chose ne suivait plus.

Il avait cette sensation tenace de vivre à côté de sa propre vie. Comme si chaque journée se déroulait sur un rail bien tracé, confortable mais étranger. Il riait, oui. Il partageait des repas, des week-ends, des instants tendres. Mais souvent, il avait l'impression d'être un figurant dans une scène qu'il n'avait pas écrite. Il faisait ce qu'on attendait de lui. Sans révolte, mais sans élan.

Ce n'était pas du chagrin. C'était plus subtil que ça. Comme une absence, au milieu du plein. Un effacement progressif de ce qu'il avait été, de ce qu'il avait voulu. À force de répondre aux attentes des autres, il ne savait plus très bien où commençaient les siennes.

Il ne manquait de rien. Et pourtant, il avait l'impression de s'éloigner un peu plus chaque jour de ce qui l'avait un jour fait rêver.

Par moments, cette lassitude prenait une telle ampleur qu'Adrien se surprenait à imaginer disparaître. Non pas dans un élan tragique, mais comme on éteint doucement une lumière en fin de journée. L'idée de s'effacer, complètement, lui semblait parfois être la seule issue vers une forme de paix. Une libération silencieuse, loin du vacarme intérieur.

Ses pensées étaient un carrousel désordonné. Des souvenirs surgissaient sans logique, s'entremêlant aux doutes, aux envies d'abandon. C'était une sorte de chaos intérieur, comme un chantier inachevé où chaque émotion voulait prendre le dessus, sans jamais se poser vraiment.